



Simenon et la bibliophilie

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

A LA SEANCE MENSUELLE DU 11 DECEMBRE 2010

À quoi tiennent le statut, la notoriété et la légitimation d'un écrivain ? En très grande partie, je crois, à ce qu'on appelle, à défaut d'un terme plus approprié, l'institution. Ou plutôt les institutions, publiques et privées, symbolisées par des organes ou des relais puissants tels que les universités, les écoles, les académies, les séminaires, les colloques, les conférences publiques, les rencontres internationales, les prix littéraires (du plus obscur au Nobel), les distinctions et les titres octroyés (docteur *honoris causa*...), les expositions, les subventions ou les bourses ou, bien entendu, les divers médias où interviennent les critiques (la presse écrite, la radio, la télévision, Internet et son cortège de sites).

Sans négliger ce relais spécifique que constitue la librairie, un libraire perspicace ou un groupement de libraires étant capable de nos jours de contribuer à la *visibilité* d'un auteur et, au-delà, à son succès.

Il n'empêche : la reconnaissance officielle n'entraîne pas obligatoirement, à la manière automatique d'un corollaire, la reconnaissance du grand public et ne confère pas *de facto* à un auteur un large lectorat. Qu'on songe ici à divers poètes dont l'œuvre passe, réalité ou euphémisme, pour être difficile et exigeante, Henry Michaux ou René Char par exemple, et dont les livres n'ont jamais atteint en librairie de gros tirages. De surcroît, la reconnaissance officielle n'est pas non plus, on l'imagine sans peine, une garantie absolue d'infaillibilité, les institutions pouvant être aveuglées, à un moment ou à un autre, par des vagues transitoires, de fausses avant-gardes ou des phénomènes de circonstances, de peur, neuf fois sur dix, de ne pas avoir été ponctuelle au rendez-vous de l'histoire littéraire.

Malgré l'énorme importance qu'elle revêt, les multiples institutions ne sont cependant pas le seul facteur qui entre en ligne de compte dans le processus de

légitimation d'un écrivain. À mes yeux, il y en a un dont il est rarement question lorsque le sujet est abordé et qui, de prime abord, peut paraître incongru : la bibliophilie.

C'est là, au vrai, un univers à part, mais les gens qui en ignorent les usages, les conventions et les mécanismes — admis chez les libraires et chez les collectionneurs —, auraient tort de penser qu'elle ne joue en l'occurrence qu'un rôle mineur. Et on le voit fort bien lorsqu'on examine attentivement le vaste domaine des éditions originales des ouvrages littéraires où, d'une façon générale, ce sont le plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, celles des écrivains reconnus qui sont à la fois les plus convoitées et les plus coûteuses, un peu comme si la bibliophilie venait avaliser et sanctionner les jugements de l'histoire de la littérature. Ou, plus simplement, comme si elle apportait sa caution. Et, au surplus, comme si cette même caution constituait une espèce de baromètre, une sorte d'instrument de mesure imparable.

Pour le seul vingtième siècle français, les principaux écrivains *cotés* — et donc les plus chers — sont ainsi, entre autres, Guillaume Apollinaire, Marcel Proust, Blaise Cendrars, André Breton et la plupart de ses coreligionnaires, Georges Bernanos, Louis-Ferdinand Céline, André Malraux, Saint-John Perse, Henry Michaux, Jean Giono ou, plus près de nous, Boris Vian, Albert Cohen, Marguerite Yourcenar ou encore Georges Perec, voire Alexandre Vialatte.

Tout comme sont cotés et sont vendus fort cher des textes phares, par exemple *La Jeune Parque* de Paul Valéry, *Stèles* de Victor Segalen, *Fermina Marquez* de Valery Larbaud, *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac, *La Condition humaine* d'André Malraux, *Le Silence de la mer* de Vercors, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, *La Peste* d'Albert Camus, *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau, *Les Mots* de Jean-Paul Sartre, *La Vie devant soi* d'Émile Ajar, alias Romain Gary, *L'Amant* de Marguerite Duras...

J'ajoute que la bibliophile a aussi, vous ne l'ignorez pas, une certaine dilection, si ce n'est une réelle tendresse, pour les petits maîtres — des auteurs dont les noms ne disent d'habitude rien au grand public, des auteurs irréguliers, inclassables, faisant le bonheur des lettrés et des érudits. Je me contenterai ici de mentionner un seul parmi ceux qui font partie de mon panthéon personnel : Remy de Gourmont, plume si intelligente, si déroutante, si vive et si délicieuse.

Par contraste, la bibliophilie se montre assez impitoyable envers des auteurs qui, à tort ou à raison, sont passés de mode. Aujourd'hui, les éditions originales de Claude Farrère, de Georges Duhamel ou d'André Maurois, pour ne citer qu'eux, n'ont de la sorte qu'une petite cote. Sauf, il va sans dire, lorsqu'elles sont finement reliées, qu'elles sont truffées de documents exceptionnels ou qu'elles sont assorties d'illustrations dues à un artiste célèbre. Dans les cas de ce type, ce n'est cependant pas la valeur intrinsèque du texte qui est prise en considération, mais celle du relieur ou de l'illustrateur. En d'autres termes, la qualité de la *vêtue*, le degré du bonus.

Encore que, je m'empresse de l'admettre, cette notion de mode soit, en littérature, des plus floues et des plus fluctuantes. Je pense en particulier à Paul Morand dont les éditions originales, il y a une trentaine d'années encore, se négociaient à des prix assez abordables — un prix qui, grosso modo, correspondait alors à la situation même de l'auteur de *L'Homme pressé* dans le landerneau. On sait depuis qu'elle a pris un tout autre aspect et que Paul Morand, fort logiquement, a rejoint le peloton de tête des écrivains français modernes.

Et je pense aussi à Georges Simenon.

Dans ses œuvres autobiographiques¹, Simenon a évoqué à plusieurs reprises le curieux petit monde des collectionneurs, allant même jusqu'à prétendre que lorsqu'il avait « quatorze ou quinze ans », il s'était « senti » la « passion » de la bibliophile. Et de relater ses fréquentes visites chez les « cinq ou six libraires » de Liège, sa ville natale, spécialisés dans les livres d'occasion, en particulier « un gros homme à la mine réjouie qui vendait les livres avec toutes les roueries d'un marchand de bestiaux ».

Selon toute vraisemblance, la boutique de cet énergumène devait être une étonnante, une formidable caverne d'Ali Baba, puisque aussi bien Simenon, à l'en croire, y aurait dégotté « l'édition princeps des *Mémoires* de Casanova, l'édition princeps aussi des *Sermons* de Bourdaloue, sans compter des originales de Chateaubriand, de Lamartine, de Balzac, de Victor Hugo » (*Un homme comme un*

¹ Il y en a vingt-cinq : *Je me souviens...* (1945), *Quand j'étais vieux* (1970), vingt-deux *Dictées* (de 1975 à 1981) et *Mémoires intimes* (1981).

autre)... Sans oublier non plus Stendhal « en première édition » (*À quoi bon juger ?*) !

On se surprend à rêver. Quoiqu'on ait du mal à imaginer le petit Georges explorant sans relâche l'officine miraculeuse en question, entassant les raretés les unes après les autres « sur un coin de table », puis les achetant pour trois fois rien, comme si le libraire était bel et bien un nigaud. Comme s'il n'y avait aucun bibliophile avisé ni aucun amoureux de la grande littérature dans sa clientèle. Et comme si, en ce qui le concernait, seuls Georges Ohnet, Henri Lavedan ou René Bazin possédaient, au propre et au figuré, une haute et inestimable valeur.

En date du 25 juin 1961, dans *Quand j'étais vieux*, Simenon rapporte qu'il s'est défait de tous ces fameux trésors à Paris, vers ses « vingt et un ou vingt-deux ans », « pour manger » précise-t-il, et qu'ensuite, « devenu romancier », il aurait pu logiquement « avoir le plaisir de voir [ses] propres œuvres bien imprimée ». Sur quoi, il s'interroge : « N'est-ce pas paradoxal que, pour le lancement des Maigret, j'aie créé, justement, le livre à six francs (le livre ordinaire se vendait alors douze francs), donc mal imprimé, sur du méchant papier qui jaunit après un an ? » Quelques lignes plus loin, il note, un tantinet philosophe : « Je ne me plains pas. J'ai ce que j'ai voulu. Mais quand même, j'aimerais... »

Quel que fût à cette époque le vœu secret du grand écrivain liégeois, un point me semble acquis : son *méchant papier* appartient désormais à l'histoire de la littérature française — et peu importe après tout que son œuvre se soit imposée chez ses thuriféraires loin du luxe, loin de la volupté à laquelle aspirait tant André Gide, loin de l'intelligentsia et hors des sentiers battus. Même si beaucoup de ses romans, notamment ceux publiés chez Gallimard dans les années 1930 et 1940, ont bénéficié d'un tirage de tête à petit nombre d'exemplaires.

On doit pourtant se rendre à l'évidence : cette consécration a été extrêmement tardive. Elle remonte au début des années 1980. Du moins ce n'est qu'à partir de ce moment-là que les éditions originales de Simenon ont commencé à acquérir de la valeur sur le marché du livre de collection et que leur cote moyenne s'est mise à grimper. Avant cette date, elle était en effet des plus faibles — et même parfois des plus dérisoires. À l'ancienne librairie Max P. Delatte, rue Gustave-Courbet à Paris, dans le seizième arrondissement, il n'était pas rare ainsi de se procurer des grands papiers de l'auteur édités par Gallimard et de les payer

autour des 150 ou 200 francs français, le prix demandé à la même époque pour ceux de Claude Aveline, le père de l'inspecteur Frédéric Belot, mis en scène dans cinq romans policiers dits littéraires (dont le très subtil *Abonné de la ligne U*).

Aujourd'hui, ces grands papiers de Gallimard valent chacun plus ou moins 1500 euros (brochés et sans dédicace) — voire davantage lorsqu'on sait que certains d'entre eux comme *Les Noces de Poitiers*, *Le Cercle des Mahé*, *Le Clan des Ostendais* ou *Le Bilan Malétras*, publiés entre 1946 et 1948, n'ont eu un tirage de tête sur vélin pur fil Lafuma-Navarre qu'à treize exemplaires seulement, et que trois de ces treize exemplaires étaient hors commerce, sans doute réservés à Simenon en personne. Tout semble indiquer d'ailleurs qu'on ne s'était jamais trop bousculé pour les acheter et qu'il en restait encore plusieurs à la librairie Gallimard, boulevard Raspail, dans les années 1960.

En revanche, presque tous grands papiers des ouvrages de Simenon publiés aux Presses de la Cité continuent de se vendre à des prix beaucoup moins soutenus. La chose tient pour l'essentiel au fait que leur tirage est en général assez élevé (cent exemplaires pour la plupart) et que leur présentation manque d'élégance. C'est surtout le cas à partir du *Président*, en 1958, le roman inaugurant une présentation en feuilles et sous un double emboîtement lie de vin. Par la suite, le format de ces originales variera et, de la couleur lie de vin, on passera au citron puis au crème et, pour finir, au bleu marine. Elles sont estimées entre 150 et 250 euros.

En réalité, la seule œuvre de l'auteur éditée par les Presses de la Cité et atteignant de nos jours une forte cote n'est autre que *Pedigree*, son roman le plus long et, assurément, le plus autobiographique, le plus liégeois de tous ceux qu'il a écrits. L'édition originale de *Pedigree* a paru en 1948 (l'achevé d'imprimer indique 15 octobre 1948) sous une couverture blanche, revêtue d'une jaquette illustrée en couleurs. Son tirage de tête est de deux cents exemplaires sur vélin alfama du Marais, numérotés de 1 à 200. Et malgré l'importance de ce tirage, on l'évalue à 1200, voire à 1500 euros. Inutile de préciser qu'avec une dédicace ou un bel envoi, le livre vaut plus encore.

Comme tout le monde le sait, Simenon a passé dix ans de sa vie sur le continent nord-américain, de 1945 à 1955. Peut-on imaginer qu'au cours de cet exil volontaire, il ait eu la nostalgie de ses jeunes années, lorsqu'il dénichait chez les

bouquinistes de Liège des perles rares et des éditions princeps ? Est-ce là une des raisons pour lesquelles il a décidé un beau jour de réaliser lui-même, à l'époque où il résidait à Lakeville dans le Connecticut, un tirage spécial à petit nombre de certains de ses romans ?

Il est difficile de répondre à ces questions. Des motifs juridiques ont été invoqués, mais ils demeurent invérifiables². Ce qui est sûr, c'est que trois d'entre eux, d'abord *Maigret chez le ministre* et *Les Témoins* en 1954, puis *Maigret et le corps sans tête* l'année suivante, ont paru aux États-Unis à cent exemplaires miméographiés sur papier jaune, numérotés de 1 à 100 et signés par Simenon, sous une couverture de carton noir avec une reliure formée d'anneaux en plastique. Et ce qui est sûr également, c'est que ces trois volumes, que Simenon devait, dit-on, offrir à ses amis et à ses proches venus lui rendre visite à Lakeville, ne se rencontrent pas souvent, ni chez les libraires ni en ventes publiques. De là à penser que leur tirage, contrairement à ce qui est mentionné, serait fictif et ne se limiterait qu'à une vingtaine d'exemplaires ou que Simenon en aurait détruit une bonne partie...

Mais le plus rare, le plus *mythique*, de tous les livres de l'auteur est une mince plaquette, *Les Ridicules*. Publiée à Liège en 1921, la même année que son tout premier roman *Au pont des Arches* et, comme celui-ci, signé Georges Sim, elle a été tirée à une douzaine d'exemplaires à peine sur les presses de l'imprimerie de la *Gazette de Liège* [sic], le journal où il allait entrer en 1919, peu de temps avant d'avoir eu seize ans, et où il allait donner près de huit cents articles, jusqu'à son départ pour Paris, en décembre 1922.

Dans cet opuscule dédié à Régine Renchon, sa future femme (plus connue sous le surnom de Tigy), Simenon égratigne certains de ses amis peintres, Luc Lafnet et Edgar Scaufnaire entre autres, et montre qu'il avait alors le sens de la causticité et de l'humour – des traits qu'on retrouve dans un grand nombre de ses œuvres publiées à Paris sous divers pseudonymes, au cours des années 1920 et au début des années 1930, ou plus tard, en 1944, dans les quatorze nouvelles policières formant *Les Dossiers de l'Agence O*.

² En procédant de la sorte, Simenon croyait, a-t-on laissé entendre, pouvoir protéger ses droits sur le territoire américain. Il allait y renoncer, après avoir appris que cette disposition n'était pas nécessaire.

Ces nombreuses œuvres sous pseudonymes (près de deux cents) sont recherchées, elles aussi, par les amateurs, mais pas tant parce qu'elles sont assez amusantes à lire que parce qu'elles sont les témoignages bariolés d'une certaine littérature populaire révolue, et parce que Simenon, justement, l'immense Simenon, en est l'auteur. Et ici de nouveau, il y a une prime à la notoriété, doublé d'une prime à l'incipit, puisque aussi bien l'ouvrage populaire le plus recherché est le premier de tous, *Le Roman d'une dactylo*. Lequel a paru en 1924 chez Ferenczi et Fils au sein de la collection « Le Petit Livre », sous le joli pseudonyme de Jean du Perry, un nom de plume utilisé par Simenon pour signer, jusqu'en 1931, quarante autres romans plus ou moins analogues³.

Ce que les amateurs recherchent également, ce sont les quatre titres appartenant à ce vaste corpus marginal et mettant en scène le commissaire Maigret. Dans les trois premiers, *Train de nuit* (signé Christian Brulls en 1930), *La Figurante* (idem en 1932) et *La Femme rousse* (signé Georges Sim en 1933), Maigret, décrit comme « un homme calme, au parler rude et aux manières volontiers brutales », n'est encore qu'une esquisse, mais dans le quatrième, *La Maison de l'inquiétude* (également signé Georges Sim et paru seulement en 1932), son profil caractéristique est bien celui du héros que tout le monde a appris à connaître et auquel, en France, Pierre Renoir, Abel Tarride, Harry Baur, Albert Préjean, Jean Gabin, Jean Richard et Bruno Crémier ont successivement prêté leur silhouette. Chose assez étrange, *La Maison de l'inquiétude* demeure un livre hors champ et n'apparaît pas dans la liste officielle des Maigret, leur cycle avéré commençant chez Arthème Fayard par *Monsieur Gallet, décédé* et *Le Pendu de Saint-Pholien*, les deux romans lancés à La Boule blanche, rue Vavin à Montparnasse, lors du célèbre Bal anthropométrique, le 20 février 1931.

Il n'y a pas eu de grands papiers de ces livres fondateurs mais, ainsi que l'ont noté Antoine Grisay et Claude Menguy, les deux premiers bibliographes de Simenon dès 1964, il en été tiré « postérieurement » cinquante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma⁴. Jusqu'au seizième Maigret, *Le Fou de Bergerac*, en avril 1932,

³ La grande majorité de ces romans signés Jean du Perry ont été édités par Ferenczi et Fils.

⁴ Cette bibliographie a d'abord paru en 1964 dans le numéro 37 de la revue *Le Livre et l'Estampe*. Elle a été considérablement enrichie dans le numéro double 49-50, sorti en 1967, de la même revue. Et puis, dans un nouveau numéro double (67-68) publié en 1971, elle a fait l'objet d'additions et de corrections. Sous le titre *De Georges Sim à Simenon*, Claude Menguy, cette fois seul, a fait paraître

on procédera au demeurant de la même façon. Ce qui revient à dire que ces exemplaires-là ne constituent pas des éditions originales. En revanche, leur cote leur est largement supérieure (environ 300 euros), et d'autant plus qu'ils ont, ces dernières années, comme disparu de la circulation. En fait, dans la série des Maigret de la riche période Arthème Fayard, seuls quatre romans — trois sur dix-neuf — ont eu droit, sous une épaisse couverture de couleur blanche, à un vrai tirage de tête sur Alfuma : *Le Port des brumes*, *Liberty-Bar*, *L'Ecluse n° 1* et *Maigret — Maigret tout court* — en 1934.

En 1931, a paru en outre *La Folle d'Itteville*. Dans son livre de souvenirs *Quand j'étais vieux*, en date du 28 avril 1961, Simenon en parle en ces termes : « On publie beaucoup de livres, surtout en Italie, où la photographie a la plus large part. La Bible, en particulier. La mode en vient en France. Or, c'est un de mes textes, vers 1931, qui a servi à la première expérience⁵. L'idée n'était pas de moi mais d'un jeune homme nommé Jacques Haumont, qui, je pense, y a mangé son héritage. / La collection s'appelait "Phototexte". Le premier et seul volume était une longue nouvelle de moi, *La Folle d'Itteville*, et les photos de Germaine Krüll avaient autant d'importance que les mots. »

Puis juste après : « J'en ai écrit quatre ou cinq autres, à Morsang⁶, à bord de l'*Ostrogoth*, à mon retour de Hollande, en attendant le lancement des premiers Maigret. En une matinée, j'écrivais les quarante-cinq pages de dactylographie. Haumont venait déjeuner à midi. Je lui lisais la nouvelle tout en y apportant quelques corrections. Pas d'autre révision. / Haumont, ayant fait faillite, a cédé, avec mon consentement, les nouvelles inédites à Gallimard, qui les a publiées dans une collection dirigée par Paul Morand, "La Renaissance de la nouvelle". » *La Folle d'Itteville*, un volume de 128 pages (dont il n'existe pas de grands papiers), est aujourd'hui une pièce très prisée par les collectionneurs, autant ceux qui aiment Simenon que ceux qui s'intéressent aux livres illustrés par la photographie. Selon l'état où on le trouve, son prix varie de 500 à 750 euros.

chez Omnibus, en 2004, la mouture la plus complète et la plus détaillée de la bibliographie de l'auteur.

⁵ Simenon se trompe : le premier roman en France à avoir été illustré par la photographie est *Bruges-la-Morte* de Georges Rodenbach qui a paru en 1892 chez Marpon et Flammarion.

⁶ Il s'agit de Morsang-sur-Seine dans l'Essonne, qu'il ne faut pas confondre avec Morsan-sur-Orge dans le même département.

Oui, c'est presque une règle, une norme, une sorte de fait établi en bibliophilie, ainsi que je l'ai relevé tout à l'heure : la cote d'un auteur dépend fortement de la place qu'il occupe, de son statut, dans l'histoire de la littérature. Bien qu'il ait mis du temps à se mettre en place, le crédit littéraire de Simenon est à présent une affaire entendue. Et il ravit bel et bien tous les simenoniens qui, depuis des années et des années, sont en quête des quatre cents livres du créateur de Maigret et débusquent le moindre de ses innombrables écrits, au détour d'une revue, d'un magazine, d'un hebdomadaire ou d'un journal, fût-ce le plus modeste, le plus anecdotique et le plus éphémère.

Copyright © 2010 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Simenon et la bibliophilie* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2010. Disponible sur : <www.arllfb.be>